

Repères de théologie pratique – 3

Homilétique

1. On ne peut que se réjouir de constater que le rayon homilétique des bibliothèques de théologie grandit ces dernières années, confirmant que la prédication protestante est bien vivante et qu'elle réfléchit à son sens et à sa pratique. *L'art de prêcher*¹, l'un des derniers arrivés, se présente sous la forme de courts chapitres traitant de divers aspects de la pratique de la prédication. Plusieurs auteurs interviennent, la plupart pasteurs de l'Église Réformée de France ou enseignants dans les facultés de théologie protestantes. Le livre privilégie la brièveté et la clarté, ce qui suppose que les fondements théologiques de la prédication sont sous-entendus. Il est bien écrit et contient des formules très stimulantes, mais avec lesquelles il est difficile d'entrer en débat, bien qu'elles le mériteraient sans aucun doute, car leur fondement n'apparaît pas dans l'ouvrage et qu'elles sont plutôt présentées comme des acquis ou des évidences. Quelques exemples : « Prêcher, c'est dire à l'autre ce que j'attends que l'on me dise à moi-même » (Alain Houziaux, p. 24) ; « la grâce, c'est le droit d'être tel que l'on est : vulnérable et misérable » (idem, p. 25) ; « le prédicateur s'adresse à l'athée qui sommeille en chacun de ses auditeurs » (*ibid.*). En conclusion, le sermon doit « ouvrir sur autre chose, sur la vie, sur les heures et les jours à venir » (Bernard Reymond, p. 85).

On trouve tout au long de l'ouvrage des encadrés d'une page contenant des citations éclairantes de grands auteurs à propos de tel aspect de la prédication, par exemple Luther : « La simplicité est le grand art du prédicateur, il faut se méfier des envolées chères aux orateurs dont le discours ressemble au débordement d'un tonneau plein. Il faut aussi se méfier des digressions qui font que

¹ Raphaël Picon, sous dir., *L'art de prêcher*, Lyon, Olivétan, 2008, 190 p., 18 €.

certains prédicateurs ressemblent aux servantes qui vont au marché et qui s'arrêtent en chemin pour tailler une bavette avec chaque personne rencontrée. » » (p. 23 ; extrait des *Propos de table* ; les références précises sont malheureusement absentes, de même pour tous les auteurs cités).

La prédication est, dès le premier chapitre, présentée sur des bases consensuelles (par André Gounelle) : elle est enseignement, interpellation et application (répété p. 34-35). L'Écriture « est la condition d'une prédication évangélique authentique : elle lui fournit son fondement et constitue sa norme » (p. 19). La spécificité de la prédication chrétienne – annonce de l'Évangile plutôt que de la loi ou d'une morale – est bien mise en valeur (Gounelle, p. 29). Le nécessaire travail exégétique sérieux et sa fonction de contrôle du discours sont évoqués (Gounelle, p. 31).

Mais cette base consensuelle est ici et là fortement nuancée : « Prêcher, c'est toujours prêcher à partir d'un texte biblique. Ce n'est pas prêcher le texte, ni le raconter, ni l'expliquer ou le commenter, c'est faire que ce texte devienne le support d'une parole signifiante pour aujourd'hui » (p. 47). Or ailleurs, il est justement dit que la parole de la prédication est aussi explication, commentaire... notamment en page 61, où Laurent Gagnebin souligne avec raison la dimension nécessairement catéchétique de la prédication. Faut-il alors prêcher le texte ou ne pas prêcher le texte ?

Plus ennuyeux, l'autorité de l'Écriture est à la fois affirmée et contredite : « Le fameux principe de l'Écriture seule, du *sola scriptura*, si important pour le protestantisme, signifie que la seule autorité qui doit être clairement reconnue est celle de la Bible et non celle des hommes » (p. 47). L'affirmation de l'autorité de la Bible, notamment face à celle de l'Église, est bien perçue et bien affirmée. Mais elle est ensuite nuancée : « Cette centralité de la Bible ne saurait conduire à sa sacralisation. C'est toujours dans et par l'Esprit Saint que la Bible devient Parole de Dieu. C'est par le "témoignage intérieur du Saint Esprit", dira Calvin, que Dieu nous parle à travers l'Écriture. Pour un autre réformateur, Zwingli, il faut que le même esprit de Dieu inspire l'Écriture et le lecteur pour que celui-ci se trouve saisi par Dieu. La Bible n'est pas en soi Parole de Dieu... Sans l'action du Saint-Esprit, la Bible devient un livre comme les autres » (p. 47-48).

D'un côté, « la seule autorité du prédicateur est celle de l'Écriture. Le principe cher aux Réformateurs du *sola scriptura* nous rappelle qu'aucune autorité ne peut se substituer à celle que constitue la Bible. » (p. 79, Raphaël Picon). Mais d'un autre côté, « il convient aussi de rappeler que la Bible fait autorité, non pas en tant que telle, en vertu de ses qualités propres, mais en tant qu'elle nous fait entendre l'Évangile, sa Bonne Nouvelle » (p. 80, Picon).

Somme toute, le lecteur évangélique, sensible à cette question, trouvera probablement que beaucoup de place est consacrée à dire ce que n'est pas la Bible ; rançon de la démarche : il est ensuite difficile de dire ce qu'elle est. Pour le croyant évangélique, il n'est pas facile de comprendre comment la Bible peut être à la fois norme suprême, contrôle, autorité, et en même temps un livre comme les autres.

Le débat étant intéressant, prolongeons-le quelque peu. L'autorité de l'Écriture viendrait-elle du Christ ? « L'autorité de la Bible n'appartient pas au texte lui-même mais dépend de l'autorité du Christ dont témoignent les Écritures » (p. 48) ; mais que penser du fait que celui-ci soit ensuite placé au rang des simples « hommes et femmes qui ont vécu une expérience forte avec Dieu. Abraham, Sarah, David, Jésus, Paul, toutes ces figures bibliques racontent leur relation à Dieu... »

Pour formuler la position du livre (ou de certains de ses auteurs) de manière plus positive, ajoutons quelques extraits : « La Bible met ainsi à notre disposition un recueil d'images de Dieu dans lequel puiser pour penser celui-ci, croire en lui et s'en inspirer » (p. 48). « Lire la Bible revient aussi à se référer à un livre qui a dans l'histoire du christianisme et pour de nombreux chrétiens un statut particulier : celui d'être considéré comme porteur de la Parole de Dieu » (p. 48). Il n'est pas sûr que ce soit exactement comme cela qu'il faille interpréter le rapport des chrétiens à la Bible au fil de l'histoire. On trouve ailleurs une analyse historique plus vraisemblable : « Pour un Luther ou pour un Calvin, la Bible fait autorité en tant qu'elle est l'ensemble des textes nécessaires et suffisants pour nous faire connaître la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ dans nos vies » (p. 49 ; idem p. 53).

Pour résumer, on peut suggérer que l'ouvrage donne par moments l'impression que l'insistance sur la prédication se fait donc au détriment de l'autorité de l'Écriture, mais aussi au détriment de l'Église : en disant à juste titre que « ce n'est pas l'Église qui prêche ni qui est prêchée » (p. 79), Raphaël Picon a tendance à détacher le prédicateur de la communauté chrétienne. En réalité, il établit bien un lien entre les deux, et c'est probablement une question de degré ; mais il ne paraît pas nécessaire de déduire de la liberté de parole du prédicateur (« aucun prédicateur ne doit subir de pression de tel ou tel pour prêcher ceci plutôt que cela », p. 80), qui est un élément important de son ministère, qu'il n'est pas le prédicateur de l'Église. Sinon, le rapport entre les ministères chrétiens et l'Église devient problématique (mais « la prédication n'en est pas moins un acte pastoral », p. 80). Ceci dit, l'auteur a raison de noter la tendance de l'Église à vouloir contrôler la parole des prédicateurs : à propos de la réserve

protestante historique à l'égard des lectionnaires, il écrit : les lectionnaires, « dictés, voire imposés, par des temps festifs promus par l'Église, soumettaient en fait la Parole de Dieu à l'Église et à ses traditions, au lieu que ce soit l'inverse » (p. 91). L'occasion de rappeler que « pendant plus de deux siècles (en gros du XVI^e au XIX^e siècle), ce que l'on appelle le calendrier liturgique a été écarté de la pratique culturelle protestante réformée, en France ou ailleurs » (p. 91).

Raphaël Picon, l'un des principaux artisans de l'ouvrage, formule (p. 36-37) une analyse intéressante de la communication homilétique sur la base des théories modernes de la communication. Il propose de distinguer, dans la prédication, le locuteur du discours et son énonciateur. « Le premier est celui qui élabore verbalement le discours et qui le prononce, le dernier, celui qui le suscite, l'autorise, l'appelle. Le locuteur (le prédicateur) peut tenir un propos dont il n'est pas l'auteur et dont il n'assume pas l'entière responsabilité [...]. C'est à chaque auditeur de la prédication qu'il revient d'opérer cette distinction entre celui qui parle et celui qui provoque le propos et qui en a l'autorité souveraine, en l'occurrence Dieu lui-même. » Picon cite aussi (p. 36) les différents filtres qui modifient le contenu de la prédication : « Ces filtres sont notamment d'ordre rationnel (nous recevons un discours en fonction des catégories de pensée qui sont les nôtres), émotionnel (tout discours aiguise notre imaginaire, suscite des effets qui, inconsciemment souvent, orientent l'interprétation du discours), affectif (les mots et les expressions employés, les idées développées, le rythme d'ensemble, la voix du prédicateur, tous ces différents éléments s'apprécient en fonction des sensibilités de chacun). L'existence de ces filtres tient au simple fait que l'auditeur n'est pas une caisse enregistreuse, entièrement passive et soumise. L'auditeur pense en même temps qu'il écoute ; il reste autonome et libre dans sa manière d'intégrer et d'organiser ce qui lui est transmis. Il ressent, éprouve, réagit intérieurement. Une communication réussie est celle par laquelle un message traverse ces différents filtres, en supportant d'être affecté par eux, mais sans pour autant en être dénaturé. »

Bref, même s'il n'est pas facile de rendre compte de cet ouvrage à cause des multiples idées pertinentes qu'il contient et qui se suivent, parfois à un rythme soutenu, on y recueillera de belles trouvailles. À propos du rapport à l'auditoire : « On ne prêche pas pour parler mais pour être entendu » (Picon, p. 46). « Une prédication qui nous livre un chef d'œuvre de théologie ou d'exégèse mais qui reste incomprise ou qui laisse indifférent est une prédication ratée » (*ibid.*). À propos de l'ancrage de la prédication dans un moment particulier : « La prédication n'est pas un terrain vague et le prédicateur n'est pas nulle part. Une prédication devrait être datée, dans le meilleur sens du mot » (Gagnebin, p. 59). On appréciera également les conseils des prédicateurs expérimentés, par

exemple de Bernard Reymond dans la partie 6, « la pratique de la prédication » (p. 111-124).

On regrettera quelques (rares) propos très surprenants, voire déplacés : « Peut-on dire en chaire qu'on ne croit pas à la nature divine de Jésus mais à la divinité de son message ? Or ces affirmations théologiques n'ont rien de scandaleux ; elles sont parfaitement chrétiennes ! Il me semble qu'il existe aujourd'hui un "magistère implicite", une sorte de corpus dogmatique discrètement imposé, mais imposé quand même. De ce tabou-là, je n'en veux pas ! » (Jean-Marie de Bourqueney, p. 141).

Un dossier, donc, plutôt qu'un livre, avec quelques répétitions mais qui fait réfléchir à chaque page, qui contient des paroles frappantes, parfois au détriment de la cohérence d'ensemble et de la nuance, et qui se termine par quelques contributions originales et inattendues : « le clown au service de la prédication », « danser ou prêcher », « une prédication cantate ».

2. On trouvera dans *Étranges témoins de la Passion* les prédications préparées par Élian Cuvillier pour le Carême protestant 2008 (sur France Culture)². Le lecteur appréciera des formules qui sonnent juste et des comparaisons à propos, comme celle du titre du sermon sur Pilate, sa femme et Barabbas (Mt 27) : « Le bon, la belle et le truand » ; ou à propos de Pilate qui se lave les mains : « qui veut faire l'ange fait la bête » (Pascal) ; de même, les deux malfaiteurs sur la croix de Luc 23 sont comme Janus et ses deux visages opposés (p. 44) ; la finale courte de Marc 16 est comparée (p. 67) à la fugue inachevée de Bach (*L'art de la fugue*). Mais cette créativité reste marquée par une grande proximité du texte : lorsque l'auteur laisse son imagination s'en éloigner, il le signale. Ses rapprochements bibliques sont suggestifs (p. ex. Nicodème et Joseph d'Arimatee, chap. 5).

Les prédications de l'auteur sont autant d'appels à accueillir la vérité de l'Évangile, cette vérité qui dérange. Le lecteur évangélique se demandera parfois si l'affirmation de la résurrection du Christ ne reste pas légèrement en deçà de ce qu'on pourrait espérer, mais d'autres paroles le rassureront : la résurrection est la « traversée d'une mort assumée » (p. 46) ; « il a traversé la mort », « il l'a vaincue » (p. 47). L'auteur souhaite par-dessus tout éviter le triomphalisme chrétien, qui pourrait conduire la résurrection à occulter la croix. L'une et l'autre font évidemment partie de la confession chrétienne, l'affirmation joyeuse de la résurrection n'annulant pas la nécessaire prédication de la croix.

² Élian Cuvillier, *Étranges témoins de la Passion*, Parole vive, Lyon, Olivétan, 2008, 85 p., 12,50 €.

Ces mêmes lecteurs évangéliques s'intéresseront à la prédication sur Jean 3 (chap. 5), qui présente la nouvelle naissance comme « une redéfinition, une réorientation de mon existence ». L'anthropologie qui se dégage de ces sermons est profondément réaliste, l'homme étant enfermé dans le destin que lui tracent ses origines, son savoir, son besoin de faire et d'avoir (p. 56) ; les paroles humaines étant culpabilisation, exigeantes de l'impossible, exclusion (p. 57) ; l'homme étant, même dans sa foi, fragile (p. 62), rempli de doutes (p. 74). La parole qui permet la nouvelle naissance est, par contraste, grâce et cadeau. De même, É. Cuvillier souhaite que ses auditeurs sachent que le salut chrétien ne permet en aucune manière d'échapper à la condition humaine (p. 47). Au contraire, il permet de « l'assumer jusqu'au bout », d'« assumer nos choix, nos histoires, nos responsabilités » (p. 47), ce en quoi il a parfaitement raison.

Le dernier chapitre (postface), ajouté mais ne faisant pas partie des conférences de Carême de 2008, est clairement polémique et sort du registre de la prédication. L'auteur s'oppose à l'idée de la mort du Christ comme sacrifice, au sens d'une « substitution du Christ aux hommes dans le paiement de la dette due à Dieu » (p. 76). Les questions qu'il pose à la substitution seront évidemment entendues par ceux qui n'ont pas peur du débat théologique. L'auteur pose la question de la manière dont peuvent coexister en Dieu ces sentiments conflictuels que sont « un sentiment de justice qui exige la mort de l'homme et un sentiment d'amour qui le pousse au pardon et à la réconciliation » (p. 76). Il se demande (p. 77) : « Quel est ce Dieu qui exige d'être apaisé par le sang versé, ce Dieu qui monnaye son pardon au prix d'une mort violente ? Quel est ce Dieu dont l'amour et le pardon auraient un prix, le prix de la vie d'un innocent ? » (p. 77). Il y voit « le Dieu de toutes les religions, christianisme compris, que se sont construits les hommes pour réussir à vivre dans le monde » (p. 77). Ces questions sont évidemment importantes, et c'est l'objet de la théologie que de vérifier que les doctrines élaborées par les chrétiens correspondent au portrait biblique de Dieu.

Mais il est intéressant, avant de débattre, de prendre note des points communs. (1) L'auteur reconnaît avec raison que cette explication de la croix (le sacrifice) est la plus classique, la plus influente et la plus marquante de l'histoire du christianisme (p. 76), la plus répandue (p. 77). (2) L'auteur a raison de dire que la question est complexe (p. 76) : les formules à l'emporte-pièce qui surgissent parfois dans certains débats ne suffisent pas. (3) L'auteur admet à juste titre que si la logique humaine est une logique de sacrifice (bouc émissaire), le sacrifice du Christ « arrête la liste sans fin des sacrifices ». Même si l'on pense devoir inscrire le sacrifice biblique dans le contexte du sacrifice religieux offert aux divinités, on doit reconnaître qu'« en Christ, il [le christia-

nisme] arrête – du moins en théorie – le cercle infernal du sacrifice » (p. 78). Le « sacrifice [du Christ] est unique et rend caduques tous les autres sacrifices » (p. 78). (3) L'auteur a raison de dire que l'Évangile « est exactement le contraire d'une religion de marchandage avec la divinité » (p. 78) et de dire que « Jésus n'est pas mort pour répondre à une exigence de sacrifice au sens où l'entendent les religions » (p. 78). (4) L'auteur a raison de dire que « la Bible parle bien du sacrifice du Christ », en particulier en rapport avec l'agneau pascal. Il a raison de dire qu'à la croix, Jésus nous dit : « Je suis ta Pâque » (p. 82). (5) Il est juste de dire que la croix met en lumière la violence des hommes et non celle de Dieu (p. 80). La croix est crime des hommes.

Beaucoup a déjà été écrit sur cette question. Sans refaire ici le débat, on pourrait répondre que l'auteur sous-estime peut-être l'originalité du sacrifice biblique vétérotestamentaire par rapport au raisonnement sacrificiel religieux environnant. Et l'on pourrait aussi rappeler que « Dieu était en Christ » à la croix, ce que l'auteur est à deux doigts de dire lorsqu'il souligne que Jésus dit « mon Dieu » sur la croix (Mc 15.34). Si l'on dit que « Dieu était en Christ », ou si l'on parle du « Dieu crucifié », alors les scénarios d'un Dieu sadique ou d'un marchandage avec Dieu s'écroulent. L'homme ne peut en effet rien marchander avec Dieu. La Tri-unité divine permet de dire que Dieu résout lui-même le problème et qu'il ne sacrifie personne d'autre.

Bref, un débat intéressant, mais surtout des prédications de qualité, dans la forme comme dans le fond, qui inspireront les prédicateurs.

Liturgie

3. Divers ouvrages de textes liturgiques continuent à paraître aux éditions Olivétan, dans la lignée de *La galette et la cruche* d'Antoine Nousis. On peut mentionner en particulier *Au commencement. Textes liturgiques pour le culte*, ouvrage dans lequel Nicolas Baud rassemble des textes de divers auteurs³. Les textes sont classés selon les différentes étapes de la liturgie : ouverture, louange, loi, repentance, grâce, illumination, confession de foi, offrande, intercession, envoi. Ceux et celles qui prennent la parole publiquement lors du culte apprécieront cette source de matériau utilisable tel quel ou adaptable.

4. Beaucoup plus imposant, le livre de Sœur Myriam, *Continuer l'Évangile*⁴, propose des méditations hebdomadaires des textes évangéliques du calendrier

³. Nicolas Baud, sous dir., *Au commencement. Textes liturgiques pour le culte*, Lyon, Olivétan, 2008, 95 p., 17,50 €.

⁴. Sœur Myriam, *Continuer l'Évangile. Méditations pour les dimanches et les fêtes*, Lyon, Olivétan, 2008, 392 p., 24 €.

des trois années liturgiques (A-C). Le texte de l'évangile, reproduit in extenso, est accompagné d'une méditation de Sœur Myriam ou d'une autre des diaconesses de Reuilly. Il s'agit en fait de billets parus dans *Réforme* et rassemblés en un seul volume. L'ouvrage se prêtera remarquablement et prioritairement à la méditation personnelle, entraînant le lecteur dans des réflexions courtes mais riches et souvent inattendues. S'il est parfaitement adapté à un moment de « culte personnel », il pourra cependant aussi inspirer les prédicateurs et autres intervenants du culte, leur proposant des formules ou des images qui enrichiront leur prise de parole.

Mission de l'Église

5. Dans son livre « *Servir à nos Français* ». *Le défi de l'Église émergente*⁵, David Brown cherche à la fois à entrer en dialogue avec le courant théologique anglo-saxon dit « émergent » et à faire des propositions de positionnement et de fonctionnement pour l'Église française. L'auteur, dans sa présentation, « ratisse » large. Il dialogue avec les dernières tendances ecclésiales du monde anglo-saxon, son titre renvoie à Calvin (pour ceux qui ne le savent pas, le premier contact rend néanmoins perplexe), il interviewe Jacques Buchhold, Henri Blocher, cite Leslie Newbiggin, débat longuement avec Luc Ferry et Brian McLaren, il cite le missiologue David Bosch, la Déclaration de Lausanne, s'intéresse à la nouvelle perspective sur Paul, à la définition de la culture, etc. (du coup, un index aurait pu être utile). Le livre donne donc une impression d'éclectisme, mais, faut-il le préciser, d'éclectisme intelligent. L'auteur semble à son aise aux côtés de tous ces courants et auteurs. Le rapport à la culture ne l'effraie pas, et le regard porté sur le monde, positif ou négatif selon les cas, est toujours curieux d'apprendre, même de ceux qui sont d'autres convictions.

On pourrait probablement dire qu'il est risqué de vouloir aborder tant de questions difficiles dans un même livre, mais la démarche correspond au style littéraire adopté, qui est plutôt celui du blog que de l'écriture classique, avec des citations, des interviews et des analyses.

Concernant l'« Église émergente », on peut noter l'effort louable que fait l'auteur pour définir ce qui est par définition un mouvement aux contours assez flous. Les sources sont difficiles à manier : des livres, certes, mais aussi de multiples blogs dans lesquels on s'exprime beaucoup plus librement que dans une publication classique. David Brown ne semble pas citer Scot McKnight, qui a

⁵ David BROWN, « *Servir à nos Français* ». *Le défi de l'Église émergente*, evangile@notreculture.fr, Marne-la-Vallée, Farel, 2009, 271 p., 19 €.

pourtant beaucoup écrit sur le sujet, et qui a été en quelque sorte le théologien du mouvement (sans d'ailleurs jamais cesser d'être membre d'une Église non-émergente, celle de Willow Creek), toujours modéré et intéressant, avant de s'en distancer, récemment. On appréciera l'approche positive de l'auteur, qui ne s'oppose pas avant d'avoir écouté et qui accorde le bénéfice du doute. Il a raison de faire parfois appel à la « psychologie » de l'un ou de l'autre, certains auteurs réagissant à une caricature de l'approche qu'ils dénoncent, ou de chercher à distinguer la provocation de la formulation théologique réfléchie.

Dans la partie du livre où il élabore ses propres propositions pour l'Église d'aujourd'hui et de demain, dans le monde francophone, David Brown commence par prendre le risque de décrire la culture française, à la lumière de son histoire et de ses particularités. Le risque de la caricature est évident, mais l'auteur dresse, sans prétention, un portrait de la société française qui est bien documenté. L'Église, pour lui, sert à témoigner de l'Évangile mais ne peut accomplir sa mission que si elle allie la fidélité à l'Évangile, d'un côté, qui fonde son identité, et l'accueil de ceux qui cheminent vers la foi, ainsi que de ce que le monde a de bon, d'un autre côté. Pour que l'Église soit fidèle à l'Évangile, il faut non seulement qu'elle affirme vigoureusement sa foi mais aussi qu'elle cherche à se faire comprendre, qu'elle soit véritablement « humaine », notamment au sens relationnel.

Bref un ouvrage assez varié, dont la forme même laisse supposer que vivre l'Évangile et en témoigner – ce à quoi sert l'Église – peut prendre diverses formes, relève d'un projet riche en possibilités et nécessite une certaine créativité.

6. L'ouvrage *Travail social et spiritualité*⁶ porte sur le travail social des chrétiens (ce que l'on appelle classiquement la diaconie), en particulier dans son rapport à l'Église et à la spiritualité. En une petite centaine de pages, il met à disposition des lecteurs les principaux éléments du débat, et quelques documents qui leurs seront utiles.

Le premier chapitre, de Frédéric de Coninck, pose utilement le cadre du débat, y situe les réflexions qui vont suivre, et soulève les principales questions. Les fondements bibliques sont évoqués : le rapport au monde lorsqu'il s'agit de faire le bien, notre propre pauvreté, y compris lorsque nous nous croyons riches, le lien entre le (bien) faire et le témoignage évangélique.

⁶. ENTENTE DES ŒUVRES MENNONITES, *Travail social et spiritualité*, Les dossiers de Christ Seul 2008/4, Montbéliard, Éditions mennonites, 2008, 94 p., 7 €.

Dans un second chapitre original, Christopher Sinclair situe l'action sociale chrétienne non seulement dans le cadre de la loi de 1905 (pour les lecteurs français) mais aussi de plusieurs textes internationaux moins souvent pris en compte : la Déclaration des droits des personnes handicapées, la Déclaration des droits de l'enfant, évidemment la Déclaration universelle des droits de l'homme, mais aussi la Charte des droits fondamentaux de l'Union (européenne). En peu de mots, Susan Clifton, au chapitre 3, rappelle la complexité des problèmes humains, et dresse une rapide mais instructive typologie des approches psychothérapeutiques. Son tableau des données bibliques (problème humain et solution) rend très bien compte de l'essentiel. Elle propose, en conséquence, un programme social en six points, dont les principaux sont : (1) une approche pluridisciplinaire ; (2) un travail sur soi de l'accompagnant ; (3) la création d'un cadre équilibré et sécurisant ; (4) un travail sur la communication. Pascal Keller, au chapitre 4, présente les œuvres sociales mennonites dans leur diversité et leur richesse. L'aumônerie interne et le rapport à l'Église locale font en particulier l'objet de sa réflexion. Le débat est complexe : celui de la présence du témoignage chrétien dans des œuvres financées par les pouvoirs publics, dont le critère de recrutement ne peut être la foi mais doit être la compétence professionnelle ; et le rapport entre des associations culturelles et des œuvres sociales d'inspiration chrétienne. On ajoutera avec profit à ce tableau les annexes 1 (présentation des associations concernées) et 3 (la charte signée entre l'AEEMF et l'Entente des œuvres).

Christophe PAYA

Faculté Libre de Théologie Évangélique

Vaux-sur-Seine